

aux jardins, voyez ceux de Falerine; ils vous donneront quelque idée des lieux que j'ai à décrire.

Assemblez, sans aller si loin,
 Vaux¹, Liancourt², et leurs naïades,
 Y joignant, en cas de besoin,
 Ruel³, avecque ses cascades.
 Cela fait, de tous les côtés,
 Placez en ces lieux enchantés
 Force jets affrontant la nue,
 Des canaux à perte de vue,
 Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jasmins,
 Qui soient aussi géants que les nôtres sont nains :
 Entassez-en des pépinières;
 Plantez-en des forêts entières;
 Des forêts où chante en tout temps
 Philomèle, honneur des bocages,
 De qui le règne, en nos ombrages,
 Naît et meurt avec le printemps;
 Mélez-y les sons éclatants
 De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
 Chassez de ces forêts les sinistres oiseaux;
 Que les fleurs bordent leurs ruisseaux,
 Que l'Amour habite leurs antres.
 N'y laissez entrer toutefois
 Aucune hôtesse de ces bois
 Qu'avec un paisible Zéphyre,

¹ Vaux-le-Vicomte, situé à dix lieues de Paris, près Melun, et sur les bords de la Seine, demeure célèbre du surintendant Fouquet, qui y dépensa dix-huit millions. Voyez-ci après le *Songe de Vaux*. (W).

² Le château de Liancourt était remarquable par ses belles eaux et les belles cascades de ses jardins; il est situé près de Clermont en Beauvoisis, dans une contrée délicieuse sur la petite rivière d'Arc. Lorsque La Fontaine écrivait sa Psyché, ce beau domaine avait passé dans la maison de La Rochefoucauld, par suite du mariage célébré le 13 novembre 1659 entre le prince de Marsillac, fils aîné du duc de la Rochefoucauld, et Charlotte du Plessis, héritière de Liancourt et de La Roche-Guyon. (W).

³ A Ruel se trouvoit la célèbre maison de plaisance du cardinal de Richelieu, dont les jardins, dans le goût italien, étoient magnifiques. (W).

Et jamais avec un Satyre.
 Point de tels amants dans ces lieux;
 Psyché s'en tiendrait offensée :
 Ne les offrez point à ses yeux,
 Et moins encore à sa pensée.
 Qu'en ce canton délicieux
 Flore et Pomone, à qui mieux mieux,
 Fassent montre de leurs richesses;
 Et que ce couple de déesses
 Y renouvelle ses présents
 Quatre fois au moins tous les ans.
 Que tout y naisse sans culture;
 Toujours fraîcheur, toujours verdure,
 Toujours l'haleine et les soupirs
 D'une brigade de Zéphirs.

Psyché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois, bien qu'on l'assurât qu'elle n'y rencontreroit que des Dryades et pas un seul Faune. Avec le temps elle devint plus hardie.

Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée, elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours, elle parvint à sa source. C'étoit une grotte assez spacieuse, où, dans un bassin taillé par les seules mains de la nature, couloit le long d'un rocher une eau argentée, et qui, par son bruit, invitoit à un doux sommeil. Psyché ne se put tenir d'entrer dans la grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté, qui alloit toujours en diminuant, lui faillit enfin tout-à-coup. Il y avoit certainement de quoi avoir peur, mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui lui étoit familière l'assura d'abord : c'étoit celle

de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siège couvert de mousse, se mit à ses pieds; et, après lui avoir baisé la main, il lui dit, en soupirant : Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agréable rencontre? Pourquoi n'est-ce pas à l'Amour? Ah! Psyché! Psyché! je vois bien que cette passion et vos jeunes ans n'ont encore guère de commerce ensemble. Si vous aimiez, vous chercheriez le silence et la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages, et auriez bientôt appris que de tous les lieux où on sacrifie au dieu des amants, ceux qui lui plaisent le plus ce sont ceux où on peut lui sacrifier en secret : mais vous n'aimez point.

Que voulez-vous que j'aime? répondit Psyché. Un mari, dit-il, que vous vous figurerez à votre mode, et à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira.

Oui : mais, repartit la belle, je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature, car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ai ouï dire que non-seulement chaque nation avoit son goût, mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mari dont les graces feroient trembler, un mari ressemblant à Mars : moi je m'en proposerai un semblable à l'Amour. Une personne mélancolique ne manqueroit pas de donner à ce mari un air sérieux : moi, qui suis gaie, je lui en donnerai un enjoué. Enfin je croirai vous faire plaisir en vous

attribuant une beauté délicate, et peut-être vous ferai-je tort.

Quoi que c'en soit, dit le mari, vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de votre époux : je vous prie de me dire quelle elle est.

Vous avez dans mon esprit, poursuivit la belle, une mine aussi douce que trompeuse; tous les traits fins; l'œil riant et fort éveillé; de l'embonpoint et de la jeunesse, on ne sauroit se tromper à ces deux points-là : mais je ne sais si vous êtes Éthiopien ou Grec; et quand je me suis fait une idée de vous, la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court et le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voie.

Son mari lui serra la main, et lui dit avec beaucoup de douceur : C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne saurois même vous dire. Je ne saurois donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée : mais quoi! la faute étoit faite. En vain elle voulut la réparer par quelques caresses : son mari avoit le cœur si serré, qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psyché n'eut pas plus tôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'oracle lui revenoient en l'esprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur pas-

sionnée que son époux lui faisoit paroître? Celui qui empoisonnoit, qui brûloit, qui faisoit ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot! Cela sembloit tout-à-fait étrange à notre héroïne; et, à dire vrai, tant de tendresse en un monstre étoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, et des pleurs aux plaintes. Tout cela plut extrêmement à la belle: mais comme il disoit des choses trop pitoyables, elle ne put souffrir qu'il continuât, et lui mit premièrement la main sur la bouche, puis la bouche même; et par un baiser, bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde, elle l'assura que, tout invisible et tout monstre qu'il vouloit être, elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'aventure de la grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles.

Notre héroïne ne perdit pas la mémoire de ce que lui avoit dit son époux. Ses rêveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartés de ce beau séjour, et faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussitôt son mari la venoit trouver sur un char environné de ténèbres; et, plaçant à côté de lui notre jeune épouse, ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laissai à penser si les protestations, les serments, les entretiens pleins de passion, se renouveloient, et de fois à autres aussi les baisers; non point de mari à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maîtresse à amant, et pour ainsi

dire, de gens qui n'en seroient encore qu'à l'espérance.

Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psyché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mari, c'est-à-dire de cette opiniâtreté à demeurer invisible. Toute la postérité s'en est étonnée. Pourquoi une résolution si extravagante? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer; la rencontre n'en est pas rare: mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature; et peut-être n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de notre époux. Après en avoir cherché la raison, voici ce que j'ai trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance.

Nos amants s'entretenoient à leur ordinaire, et la jeune épouse, qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mari, ne perdoit pas une seule occasion de lui en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquoit. Son mari ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir; mais, comme entre amants les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, et lui demanda ce que ce pouvoit être que ce point d'une si grande importance, vu qu'il avoit donné ordre

aux fées que rien ne manquât. Je n'ai que faire des fées pour cela, repartit la belle : voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse ; je vous en enseignerai un moyen bien court : il ne faut.... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement, que je n'oserois plus vous le dire.

Non, non, reprit le mari, n'appréhendez pas de m'être importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les dieux ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une même chose : qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel ?

Notre héroïne, encouragée par ces paroles, lui repartit : Puisque vous me le permettez, je vous dirai franchement que tous vos palais, tous vos meubles, tous vos jardins, ne sauroient me récompenser d'un moment de votre présence, et vous voulez que j'en sois tout-à-fait privée : car je ne puis appeler présence un bien où les yeux n'ont aucune part.

Quoi ! je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, et vous ne me touchez pas ?

Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage, tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde ; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette présence de corps dont vous me parlez, est présence d'esprit pour moi. Présence d'esprit ! repartit l'époux. Psyché l'empêcha

de continuer, et lui dit en l'interrompant : Apprenez-moi du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre.

Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux ; mais, afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous-même ; vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à-propos pour l'un et pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuierez : et comment ne vous ennuierez-vous pas ? les dieux s'ennuient bien, ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de désir et d'inquiétude : tant il est vrai que l'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main ! Pour ce qui me touche, je prends un plaisir extrême à vous voir en peine ; d'autant plus que votre imagination ne se forge guère de monstres, j'entends d'images de ma personne, qui ne soient très-agréables. Et, pour vous dire une raison plus particulière, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moi de surnaturel. Nécessairement je suis dieu, ou je suis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois démon, vous me haïrez : et si je suis dieu, vous cesserez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur ; car il s'en faut bien qu'on aime les dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième, il y a des enchanteurs agréables : je puis être de ceux-là ; et possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le

meilleur pour vous est l'incertitude, et qu'après la possession vous ayez toujours de quoi désirer : c'est un secret dont on ne s'étoit pas encore avisé. Demeurons-en là, si vous m'en croyez : je sais ce que c'est d'amour, et le dois savoir.

Psyché se paya de ces raisons, ou, si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres étoient dépouillés, l'herbe des prairies foulée : ce n'étoient que danses et combats de nymphes, qui se séparoient souvent en deux troupes ; et, distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de chevalerie, se jetoient ensuite tout ce que Flore leur présentoit ; puis le parti victorieux dressoit un trophée, et dansoit autour, couronné d'œillets et de roses. D'autres fois Psyché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de cygnes, des tournois et des joutes de poissons. Son plus grand plaisir étoit de présenter un appât à ces animaux, et, après les avoir pris, de les rendre à leur élément. Les nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit, tous les soirs, gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenoit quelque faveur de notre héroïne : la plus malheureuse étoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du soleil.

Il étoit témoin de la fête,

Paré d'un magnifique atour ;
Et, caché le reste du jour,
Sur le soir il montrait sa tête.

Mais comment la montrait-il ? environnée d'un diadème d'or et de pourpre, et avec toute la magnificence et la pompe qu'un roi des astres peut étaler.

Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs, qui n'étoient tantôt que de simples jeux, et tantôt des divertissements plus solides. Psyché commençoit à ne plus agir en enfant. On lui racontoit les amours des dieux, et les changements de forme qu'a causés cette passion, source de bien et de mal. Le savoir des fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troye, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivés. Psyché se les faisoit expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous savez, ignoroient alors ce bel art que nous appelons comédie ; il n'étoit pas même encore dans son enfance ; cependant on le fit voir à la belle dans sa plus grande perfection, et tel que Ménandre et Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnoit les machines, les musiques, les beaux habits, les ballets des anciens et les nôtres. Psyché ne se contenta pas de la fable ; il fallut y joindre l'histoire, et l'entretèner des diverses façons d'aimer qui sont en usage chez chaque peuple ; quelles sont les beautés des Scythes, quelles sont celles des Indiens, et tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'univers, soit pour

le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure, qu'on lui cacha, quelque prière qu'elle fit aux nymphes de la lui apprendre. Enfin, sans qu'elle bougeât de son palais, toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde lui passèrent devant les yeux.

Que vous dirai-je davantage? On lui enseigna jusqu'aux secrets de la poésie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter celui de notre héroïne, et la fit tomber dans un mal que les médecins appellent glycomorie, qui lui pervertit tous les sens, et la ravit comme à elle-même. Elle parloit, étant seule,

Ainsi qu'en usent les amants
Dans les vers et dans les romans.

Aller rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages, c'étoit où son mari l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretint de sa passion. Hélas! disoit-elle aux arbres, je ne saurois graver sur votre écorce que mon nom seul, car je ne sais pas celui de la personne que j'aime. Après les arbres, elle s'adressoit aux ruisseaux : ceux-ci étoient ses principaux confidants, à cause de l'aventure que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre lui étoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêta, jusqu'à espérer qu'elle attraperoit sur leurs bords son mari dormant, et qu'après il seroit inutile au monstre de se cacher.

Dans cette pensée, elle leur disoit à peu près les choses que je vais vous dire, et les leur disoit en vers aussi bien que moi.

Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour ;
Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure.
Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
Payant un doux tribut à votre doux murmure ?
En vain, pour le savoir, Psyché vous fait la cour,
En vain elle vous vient conter son aventure.
Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

Il s'envole avec l'ombre, et me laisse appeler.
Hélas! j'use au hasard de ce mot d'envoler :
Car je ne sais pas même encore s'il a des ailes.
J'ai beau suivre vos bords, et chercher en tous lieux :
Les antres seulement m'en disent des nouvelles,
Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parloit Psyché n'eussent leurs plaisirs : elle les passoit souvent sans s'apercevoir de la durée, je ne dirai pas des heures, mais des soleils, de sorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à sa joie faisoit une partie des douceurs qu'elle goûtoit en aimant ; mille fois heureuse si elle eût suivi les conseils de son époux, et qu'elle eût compris l'avantage et le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité ! car, sitôt que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. Elle est femme, et Psyché l'étoit aussi, c'est-à-dire incapable de demeurer en un

même état. Notre héroïne le fit bien voir par la suite.

Son mari, qui sentoît approcher ce moment fatal, ne la venoit plus visiter avec sa gaieté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir, comme nous voulons tout savoir, jusqu'aux choses qui nous déplaisent, elle dit à son époux : D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours ? Rien ne vous manque, et vous soupirez ! que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter ? En vérité, je le crains, non pas que je sois devenue moins belle ; mais, comme vous dites vous-même, je suis plus vôtre que je n'étois. Seroit-il possible, après tant de cajoleries et de serments, que j'eusse perdu votre amour ? Si ce malheur-là m'est arrivé, je ne veux plus vivre.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le monstre fit un soupir, soit qu'il fût touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eût un presentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement ; puis, cédant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de sa jeune épouse, qui, de son côté, pour mêler ses larmes avec celles de son mari, pencha doucement la tête ; de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, et nos amants, n'ayant pas le courage de les séparer, demeurèrent long-temps sans rien dire.

Toutes ces circonstances sont déduites au long

dans le manuscrit dont je vous ai parlé tantôt. Il faut que je vous l'avoue ; je ne lis jamais cet endroit, que je ne me sente ému. En effet, dit alors Gélaste, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens ? Perdre la parole ! Il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureusement rencontrées : cela me semble tout-à-fait digne de compassion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Polyphile ; mais, pour moi, je plains deux amants de qui les caresses sont mêlées de crainte et d'inquiétude. Si, dans une ville assiégée ou dans un vaisseau menacé de la tempête, deux personnes s'embrassoient ainsi, les tiendriez-vous heureuses ? Oui vraiment, repartit Gélaste ; car en tout ce que vous dites là le péril est encore bien éloigné. Mais, vu l'intérêt que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux, et la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous hâtez guère de les tirer de ce misérable état où vous les avez laissés : ils mourront si vous ne leur rendez la parole. Rendons-la-leur donc, continua Polyphile.

Au sortir de cette extase, la première chose que fit Psyché, ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils étoient humides ; car elle craignoit que ce ne fût feinte. Les ayant trouvés en bon état, et comme elle les demandoit, c'est-à-dire mouillés de larmes, elle condamna ses soupçons, et fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, serments et autres. Cela

lui fit attribuer le chagrin de son mari à quelque défaut de tempérament, ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses appas lui sembla trop bien établie, et le monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignît aucun changement.

Lui, au contraire, auroit souhaité qu'elle appréhendât; car c'étoit l'unique moyen de la rendre sage, et de mettre un frein à sa curiosité. Il lui dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement, et moitié avec raillerie; à quoi Psyché repartoit fort bien, et le mari déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses.

Que vous êtes étrange avec votre curiosité! lui dit son épouse. Est-ce vous désobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable? Eh bien! quand j'aurai tâché de me satisfaire, qu'en sera-t-il? Je vous quitterai, dit le mari. Et moi, je vous retiendrai, repartit la belle. Mais? si j'ai juré par le Styx? continua son époux. Qui est-il ce Styx? dit notre héroïne. Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, et que Psyché se plaignît d'être abandonnée de son mari sous un prétexte de curiosité, et pour ne pas manquer de parole au Styx? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale, et la honte....

Il paroît bien que vous ne me connaissez pas,

repartit l'époux, de m'alléguer le scandale et la honte : ce sont choses dont je ne me mets guère en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écouteront? et que direz-vous? Je voudrois bien que quelqu'un des dieux fût si téméraire que de vous accorder sa protection! Voyez-vous, Psyché, ceci n'est point une raillerie : je vous aime autant que l'on peut aimer; mais ne me comptez plus pour ami dès le moment que vous m'aurez vu. Je sais bien que vous n'en parlez que par raillerie, et non pas avec un véritable dessein de me causer un tel déplaisir : cependant j'ai sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne seront pas les nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demi-déeses les empêche d'être envieuses; puis je les tiens toutes par des engagements trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous et moi nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chasserois, car elles me choquent, si le destin, qui est maître de toutes choses, me le permettoit. Je ne vous nommerai point ces personnes : elles vous appellent de tous côtés. S'il arrive que le destin porte leurs voix jusqu'à vous, ce que je ne saurois empêcher, ne descendez pas, laissez-les crier, et qu'elles viennent comme elles pourront.

Là-dessus il la quitta, sans vouloir lui dire quelles personnes c'étoient, quoique la belle pro-